

Andreas Rutkauskas
Art Orienté Objet
Asinnajaq
Aude Moreau
Benoît Aquin
Carl Trahan
Geneviève Chevalier
Guillaume Simoneau
Isabelle Hayeur
Julie Roch-Cuerrier
Karine Payette
Monique Mongeau
Nadia Myre
Nicolas Baier
Normand Rajotte
Patrick Bérubé
Sara Angelucci
Yann Pocreau
Yoshihiro Suda

Apparaître – Disparaître

Apparaître – Disparaître

Exposition inaugurale de
la Fondation Grantham
pour l'art et l'environnement

Apparaître – Disparaître

Apparaître : comme l'architecture de la Fondation Grantham, apparue comme une nécessité, celle de rassembler chercheurs, artistes, dans les bois de Grantham, de se pencher sur ce qui disparaît. Apparaître comme cette Anthropocène, ère de l'humanité qui fait de l'humain un agent tellurique et atmosphérique. En cette époque qui désarçonne bien des acquis et nous intime de réviser notre relation à la nature et au vivant, la Fondation Grantham apparaît comme un refuge où prendre un peu de recul et sonder ces problématiques fondamentales à l'échelle d'un lieu, d'une boucle de rivière, d'un écosystème dans lequel flotte le bâtiment de Pierre Thibault.

Disparaître : la 6^e grande extinction désigne la disparition d'une grande partie du vivant et des équilibres naturels, comme disparaissent aussi nos certitudes. Mais ce qui a déjà disparu peut aussi réapparaître. Mémoire, croyance et esprits nourrissent certaines des apparitions que sont les oeuvres. Disparaître, comme l'architecture de la Fondation Grantham, qui sait s'effacer pour laisser croître les arbres, se fondre dans les bois, laisser passer l'air, la lumière, et offrir un cadre pour penser l'apparition de cette fondation dédiée aux questions environnementales et à leur impact sur l'art.

L'histoire environnementale est aussi une alternance d'apparitions et de disparitions, de cycles auxquels répondent et réagissent artistes et chercheurs, dans un souci de s'ancrer dans le monde. Parce que la Fondation s'est donné le mandat de les accompagner dans leurs projets, l'événement inaugural propose de s'articuler autour moins d'une thématique que d'une dynamique d'apparitions et de disparitions, à la manière dont le bâtiment s'efface et s'impose, respire à l'unisson des lieux tout en affirmant

son unicité, tout comme ceux qui sont derrière le projet, qui se plaisent à se faire discrets, tout en jouant un rôle d'accompagnement fondamental pour les acteurs de la scène artistique québécoise.

Les œuvres pressenties font apparaître des réflexions liées à notre époque : la disparition d'espèces animales, l'apparition de nouvelles logiques, des peurs et des pratiques ancestrales, des fictions. Loin de jouer sur un dualisme que pourrait induire l'opposition entre apparition et disparition, *Apparaître – Disparaître* offre des pistes de réflexion nourries par l'Anthropocène et les débats que génère cette ère géologique très discutée. La dominante photographique et vidéographique pourrait se comprendre comme une nécessité documentaire, mais les œuvres choisies activent pour la plupart des ambiguïtés contrariant les évidences et les attentes. Le paysage, le document, l'archive constituent des terrains de recherches à partir desquels les artistes construisent un récit, parfois peu canonique, articulent le passé et l'avenir en symbiose avec le tempo de l'Anthropocène. Loin de dicter une ligne de réflexion rigide, il s'agit avec cette exposition inaugurale de proposer des pistes, d'éviter certains attendus sur le sujet environnemental, d'interpréter subjectivement les raisons et conséquences de l'Anthropocène, de croiser science et sensibilité. Certains artistes pressentis ont une pratique clairement engagée, d'autres ont des pratiques qui peuvent croiser à certains moments le sujet ; le mélange de ces deux composantes est important, car il permet de montrer les combinaisons possibles de résidences entre des artistes ultra spécialisés et d'autres témoignant d'une sensibilité.

— Bénédicte Ramade

Introduction : le temps de l'histoire

À l'heure de l'Anthropocène, ère de l'humanité et de son agentivité géologique, que dit l'Histoire ? Alors que les scientifiques ne s'accordent pas sur la date initiale de cette nouvelle époque géologique, qu'ils fouillent dans les origines de l'agriculture, de la Révolution industrielle, de la révolution plastique et de la guerre froide teintée par la course aux armements nucléaires, les artistes sondent eux aussi l'Histoire, exhumant des traces, des signes qui peuvent se lire comme des indices.

Patrick Bérubé *Perte de Signal*, 2017

Gravures anciennes, plexiglas colorés,
cadre en aluminium,
6 × 41 × 55 × 3 cm
Édition unique
Prêt de l'artiste / Galerie Art Mûr, Montréal
Crédit photographique Guy L'Heureux



Patrick Bérubé a un penchant pour la catastrophe. Il a l'art de trouver des gravures anciennes, de celles qui racontent là une tempête de sable, ici un cyclone, ou encore un tremblement de terre, cataclysmes naturels balayant les constructions humaines d'un trait. À l'heure où les médias s'emballent, véhiculent des images de catastrophes climatiques, que l'imagerie de la fin du monde retrouve un nouveau souffle sous la plume des collapsologistes, que nous disent ces images d'un autre temps? Elles invoquent une disparition révolue, un incident depuis bien longtemps sorti des mémoires et remédiatisé par Patrick Bérubé, passé sous le filtre des couleurs ayant servi pendant longtemps à l'étalonnage des télédiffusions. Là aussi, ce temps cathodique semble périmé. Obsolescence et survivance de la peur, le temps de l'Anthropocène est bien celui des fantômes.

Nicolas Baier *Préhistoire*, 2018

Photochrome sur caisson lumineux,
107 × 160 cm
Collection Parent-Régner / Galerie Division, Montréal



Ossature fantôme et forêt mature, la rencontre est plus qu'improbable dans cette Préhistoire que met au jour Nicolas Baier. Stockage et transmission des données, course à la performance et péremption des systèmes, toutes ces problématiques émaillent le monde de l'ultra connectivité. Cette carcasse vide de serveur numérique qui se dresse en pleine nature est-elle réelle? Est-ce une inclusion numérique? Une illusion? Quelle préhistoire raconte-t-elle? À l'origine des temps de l'humanité, il y a la Préhistoire, elle ne cesse de fasciner les artistes qui s'en font tout un monde. Il se produit un brouillage temporel avec cette image lisse et radiante, qui convoque la concentration d'histoires lisibles par dendrochronologie dans les cernes concentriques des arbres, et celles qui ont circulé sur les autoroutes de l'information et ne sont plus qu'un souvenir immatériel.

Carl Trahan *Sous la coupole spleenétique*, 2018

Tiges de graphite gravées et aluminium,
2 × 20 × 67 × 7 cm
Collection particulière / Galerie Nicolas Robert, Montréal

« *Sous la coupole spleenétique du ciel, les pieds plongés dans la poussière d'un sol aussi désolé que ce ciel* » Faut-il lire dans ces vers de Baudelaire tirés de *Chacun sa chimère* (1869), la prophétie de notre temps à venir? L'écrivain pourrait-il être oracle de cette époque qui s'emballe, où l'humanité s'instille dans les couches géologiques



jusqu'à celles de l'atmosphère, laisse sa trace partout, modifie les chimies du tellurique? Le graphite est un allotrope naturel du carbone, comme le diamant avec lequel il partage sa composition chimique. Avec ce graphite qui a si longtemps servi à dessiner et écrire, Carl Trahan touche à l'essentiel, celui de la matière, extraite de mines depuis la nuit des temps. À l'heure où l'extractivisme des matières fossiles conduit le monde à un emballement, se remémorer les mots funestes baudelairiens, nourrit une angoisse tranquille, un examen serein de la course à la modernité jusqu'à son chaos actuel.

Animalités

Selon Elizabeth Kolbert, nous traverserions actuellement la sixième extinction, la plus intense et rapide ayant jamais existé à ce jour. Bien plus importante que celle qui vit les dinosaures disparaître, cette extinction ressemble à celle dite de La grande hécatombe, advenue à l'époque du Permien et liée au changement climatique. Un facteur toutefois diffère : l'humanité. Elle n'était pas présente dans ce temps-là. Les artistes regardent avec fascination ce monde animal qui nous échappe encore, s'éteindre, se transformer... Ils consultent des spécialistes, fouillent dans les archives, captent les changements infimes, les mondes qui disparaissent, s'accaparent des formes, à la recherche de ce monde animal que les éthologues et les biologistes ne cessent de rapprocher de l'humanité.

Sara Angelucci

Aviary, (Courlis Esquimau / Éteinte), 2013

Impression chromogénique
sur carton d'archive,
61,6 × 41,91 cm
Prêt de l'artiste / Galerie Stephen Bulger, Toronto

Aviary, (Pigeon migrateur mâle / Éteinte), 2013

Impression chromogénique
sur carton d'archive,
61,6 × 42,55 cm
Prêt de l'artiste / Galerie Stephen Bulger, Toronto



À partir de photographies développées au 19^e siècle au format carte de visite, Sara Angelucci a réalisé des portraits hybrides, adjoignant à ces visages anciens et devenus anonymes, ceux d'espèces aviaires disparues ou en danger de disparition. Le mythique pigeon migrateur américain a été décimé à une vitesse foudroyante. Différant de son cousin européen par le chatoiement de son plumage, les colonies de pigeons étaient si denses au 19^e siècle qu'elles pouvaient obscurcir momentanément le ciel. Il n'en fallait pas plus pour en faire un nuisible et lancer des concours dont le seuil minimal d'abattage était fixé à 30 000 individus. Le 1^{er} septembre 1914, le dernier pigeon du zoo de Cincinnati s'éteignit, l'espèce ayant déperî en captivité. Images de ces temps révolus, ces visages animalisés traduisent un entrelacement des mondes humains et animaux bien plus complexes

que le leurre de la dichotomie entre nature et culture entretenu par le cartésianisme et qui nous précipite dans le mur.

Patrick Bérubé, La mort de l'empereur, 2016

Gravure ancienne découpée,
41 × 31 × 5 cm
Édition unique
Prêt de l'artiste / Galerie Art Mûr, Montréal
Crédit photographique Mike Patten



Plongé dans les gravures qu'il amasse avec gourmandises, vestiges d'un savoir qu'on s'imaginait canonique et s'avère de plus en plus mobile, fuyant même, Patrick Bérubé a exhumé cette planche d'entomologie dédiée à des papillons. L'un d'eux a été patiemment détourné et s'est échoué au pied de l'encadrement, corps déclassé, présence effacée, béance du manque. Geste arbitraire ou constat d'une disparition avérée? Seule l'imagination est ici à l'œuvre devant cette silhouette d'Apatura Laura, originaire du Brésil.

Karine Payette Hospitalité IV, 2017

Silicone, pigment, acier inoxydable,
56 × 15 × 13 cm
Prêt de l'artiste / Galerie Art Mûr, Montréal
Crédit photographique Mike Patten



Troublante contamination de cette main plus vraie que nature par le motif d'un œuf délicat. Dans le monde de l'imitation qu'est celui de Karine Payette, les animaux respirent ou brillent par leur absence, dans un incessant va-et-vient. Que nous dit cette hospitalité prétendue par le titre? Les sculptures et mises-en-scène hyper-réalistes que Payette réalise forment des propositions ouvertes qui jouent sciemment sur le trouble des classifications et des ordres bien établis, articulent la prouesse de leur conception à un inconfort physique. Cette rencontre entre un œuf à la couleur si artificielle et pourtant parfaitement réaliste puisque les grives musiciennes en pondent de semblables, et ce bras humain, répliqué à la perfection, contaminé par

ce même bleu et ces tâches foncées, forme le début d'un récit, peut-être celui des *Origines animales de cultures* que Dominique Lestel a avancées en 2001.

Benoît Aquin

Panache (La chasse), 2003

Photographie,
28 × 35,5 cm
Collection particulière / Galerie Hughes Charbonneau, Montréal

Suspension (La chasse), 2002

Photographie,
73,6 × 91,4 cm
Prêt de l'artiste / Galerie Hugues Charbonneau, Montréal



La chasse fait l'objet d'une perception de plus en plus trouble avec les décennies. Abattre des bêtes sauvages pour le plaisir bien plus que pour la subsistance dans la plupart des cas, génère de nombreux débats. Pourtant, celle-ci équilibre des populations parfois trop conséquentes en l'absence de prédateurs naturels. Lorsque les cheptels sont en santé et en expansion, la chasse est un régulateur essentiel. Datée de 2003, cette série offre presque une vision archéologique de ce savoir-faire, de la brutalité de l'exhibition du corps de l'original, sa suspension renvoyant immédiatement à un supplice. Que devient cette culture de la chasse à l'heure



où l'éthique animale occupe les espaces médiatiques? Comment regarder aujourd'hui ces images qui semblent presque d'un autre temps? Benoît Aquin qui a souvent photographié des désordres environnementaux que celui du *Dust Bowl* en Chine au début des années 2000, a ici capté ce monde à part qu'est celui des chasseurs du Québec, cette pratique qui contribue à l'équilibre des écosystèmes.

Normand Rajotte *Le lièvre du 23 décembre, 2015*

Impression jet d'encre,
91 x 120,8 cm
Prêt de la Collection Desjardins / Galerie
La Castiglione



Un lièvre à la fourrure immaculée un 23 décembre, a priori tout est normal. Sauf que le climat n'a pas suivi. Pas un flocon dans l'image, le lièvre s'offre en victime désignée,

hyper visibilisé par le changement climatique qui génère des Noëls sans neige. Ce lièvre-là n'est pas encore adapté, espèce photochromique, il a opéré sa mue en fonction de la contraction de la durée d'ensoleillement, non des températures comme on a souvent tendance à le croire. Il est réglé comme une horloge, en cette période des journées les plus courtes de l'année, il a enfilé son manteau d'hiver. Habituellement, il est là pour lui assurer la protection contre les prédateurs, désormais il en fait une cible idéale. Normand Rajotte a pris l'habitude depuis deux décennies d'arpenter des pans de la forêt méganticoise. Il en saisit les mues subtiles sans s'adonner à un cours d'histoire naturelle ou de science, guidé par son œil et une intimité profonde avec les lieux comme leurs habitants.

Geneviève Chevalier *Bord d'attaque / Bord de fuite,* 2018

Vidéo, 11 min 40 s x 3
Prêt de l'artiste



Si l'île Bonaventure est bien connue des Québécois par sa colonie de fous de Bassan, celle de Bass Rock, sur l'île de May aux Hébrides Extérieures est une découverte pour la plupart. Geneviève Chevalier s'y est rendue à la faveur d'une résidence effectuée à Glasgow en 2017. Elle a rencontré des scientifiques québécois et écossais, Sarah Wanless, chercheuse pour le Centre pour l'écologie et l'hydrologie et professeure émérite de l'Université

d'Aberdeen, Bob McGowan, conservateur en chef des collections de vertébrés et spécialiste des oiseaux au Musée national d'Écosse à Édimbourg et Dominique Berteaux, titulaire de la Chaire de recherche du Canada en biodiversité nordique à l'Université du Québec à Rimouski. Et surtout elle a filmé ces oiseaux d'un pays à l'autre, appris sur l'incidence du changement climatique sur leur population et son mode de vie. Elle s'est questionnée sur la bonne distance à choisir pour filmer ces spécimens sur leur domaine sans les perturber plus encore. Distillées entre le livre et la vidéo, les informations qu'elle a recueillies émaillent ce film documentaire, elles tissent un récit qui, boucle après boucle, devient inaudible, parabole de la portée des voix scientifiques qui s'étiolent sous les assauts des sceptiques. Elles finissent par s'éteindre, écho subtil à l'attrition sonore des écosystèmes, à cette extinction qui voit les populations animales s'effondrer.

Art Orienté Objet *La fuite, 2006*

Photographie analogique à quatre focales,
21 x 85 cm
Collection particulière



Formé en France depuis 1991 de Marion Laval-Jeantet et Benoît Mangin, Art Orienté Objet sondent le vivant à travers les questions de la bioéthique, de l'écologie, de la mythologie comme de l'éthologie. Leur approche est tant performative que sculpturale, photographique qu'installative. Réalisée dans le Parc National du Kissama en Angola, surnommée L'arche de Noé, *La fuite* révèle une trouée perspective angoissante, tranchée menaçante séparant le monde des humains de celui, sauvage,

des animaux, une différence que rien ne distingue vraiment. Ce parc a notamment tenté de réintroduire sur ce territoire trente espèces qui en avaient disparu à cause de la guerre civile notamment entre 1975 et 2002. Qui est en cage et qui est libre? La photographie prise par Art Orienté Objet nous montre tout le paradoxe qui émaille la conservation de la nature sauvage.

Paysages

Notre rapport au territoire est lié au paysage. Le paysage lui-même est lié à l'intervention de l'art dans le champ de l'écologie ; la photographie de paysage fut en effet la première à participer à la prise de décision politique de protéger la nature étatsunienne au 19^e siècle. Depuis, ce genre artistique vient souvent témoigner de catastrophes, de souillures, d'un état du monde environnemental peu enviable. Pourtant, le paysage est parfois incapable de dire où nous en sommes. Il forme un ensemble un ensemble de données parfois abstraites, lieu d'un savoir où il est difficile de trouver sa place.

Andreas Rutkauskas

Oil!, 2013

Vidéo, 10 min 24 s
Prêt de l'artiste



Ce qui attire l'attention dans un premier temps, c'est ce grincement, répétitif, celui d'une machine célibataire qui se révèle être une pompe. En filmant une ligne de jerker, système complexe de pompage du pétrole brut mis au point dans les années 1860, Andreas Rutkauskas nous conduit sur les traces historiques de l'exploitation commerciale du pétrole sur le territoire canadien et notamment dans le comté de Lambton en Ontario. Pied de nez à l'œuvre emphatique d'Edward Burtynsky, *Oil*, dont la série photographique exaltait la vision aérienne, le film de Rutkauskas parcourt la campagne ontarienne, suivant le parcours d'une technologie obsolète dont la postérité est au cœur des réflexions des chercheurs sur l'origine extractiviste de l'Anthropocène.

Monique Mongeau

Terra, 2019

Acrylique et graphite sur panneau de merisier,
76 x 76 cm
Prêt de l'artiste

La terre, *earth*, comme elle se dit dans une vingtaine de langues. Toutes expriment le nom de notre planète. Le français à la particularité de désigner aussi ce qui la compose, la matière terre, *soil* en anglais. De cette double particularité, Monique Mongeau, que l'on connaît pour ses herbiers et ses silhouettes de plantes en voie



de disparition, plonge dans la nature conceptuelle de notre territoire, cette construction sémantique qui peuple l'espace médiatique. On l'a dite fragile, mais ce sont surtout les espèces qui la peuplent qui sont menacées de disparition, la nôtre en premier. L'artiste a ainsi travaillé les apparitions et les disparitions des mots, en fonction de la lumière et de la position du corps dans l'espace, manière de rappeler que tout est histoire de perception.

Yoshihiro Suda

Weeds, 2018

Bois de magnolia, pigments,
5 x dimensions variables
Collection particulière / Galerie René Blouin



Des mauvaises herbes devenues sous le ciseau à bois de Yoshihiro Suda, les plus précieux des spécimens. Voilà le paradoxe que l'artiste nippon entretient avec son art si délicat de la sculpture et l'em-

buscade qu'elle ménage dans l'espace. L'art de Suda ne goûte pas les socles mais vient coloniser les anfractuosités avec ses délicates natures mortes hyperréalistes de bois de magnolia. Disposées dans un jeu de « montrer-cacher », elles viennent sonder la hiérarchie entre nature artificielle et sauvage, une distinction qui peine de plus en plus à trouver sa raison d'être dans le monde complexifié par l'Anthropocène.

Asinnajaq
Rock Piece, (Ahuriri Edition),
2016

Vidéo, 4 min 2 s, son
Prêt de l'artiste



Un corps apparaît et disparaît sous les galets d'un bord de l'eau. Faire corps, se fondre dans le paysage. La conception de la nature pour les peuples des Premières Nations n'a rien à voir avec celle des Occidentaux qui s'en sont détachés depuis bien longtemps. Asinnajak, née au Nunavut et installée à Montréal (Tio'tia:ke), a prêté son corps à cette performance filmée qui la montre émergeant et fusionnant avec les galets de la côte d'Ahuriri sur l'île d'Aotearoa (la Nouvelle-Zélande en Maori) où elle a effectué une résidence. « Feel the Weight of the World; Free Yourself » forme la philosophie de cette performance inspirée par Yoko Ono, un échange d'énergie entre les roches et le corps, d'ensevelissement et de libération de ce poids. Rituels de mort et mythes de la naissance fusionnent dans cette vidéo, convoquant Fluxus et les cultures ancestrales.

Guillaume Simoneau
Dan Rearick on Location ELA,
Canada, 2014, Série
Experimental Lakes, 2017

Impression chromogénique,
121,92 x 91,44 cm
Édition de 5
Prêt de l'artiste / Galerie Stephen Bulger, Toronto



Bien des Canadiens ignorent l'existence de ce trésor de la recherche environnementale que sont les cinquante-huit Lacs expérimentaux. Il aura fallu Annabelle Soutar et sa pièce de théâtre documentaire *Le partage des eaux* en 2015 pour commencer à attirer l'attention du public sur cette région reculée d'Ontario près de Kenora. Le photographe Guillaume Simoneau s'est quant à lui rendu sur les lieux pour essayer d'en capter la singularité scientifique. Dan Rearick, alors doctorant en science de l'Université de Trent, effectuait une campagne de prélèvement dans le cadre d'une étude sur les impacts des nanoparticules d'argent sur les lacs, des agents antimicrobiens qui se trouvent dans les brosses à dents ou les chaussettes. Cette étude est la seule au monde à pouvoir

être menée ici car ces lacs expérimentaux présentent la particularité d'être une base de recherche depuis 1968, suffisamment à l'écart des zones habitées pour présenter des écosystèmes « vierges » et d'étudier ainsi l'impact des changements climatiques comme des produits chimiques. Menacé de dissolution sous le gouvernement Harper, le programme de recherche et son territoire, de renommée mondiale, ont été depuis maintenus et servent toujours à la prise de décisions éclairées en matière de politique environnementale.

Isabelle Hayeur *Cascade Head-Oregon, 2019* Série *Underworlds, 2008*–

Impression sur polyester laminé,
152,14 × 148,59 cm
Prêt de l'artiste



Visions sous-marines du terrestre, les images de la série *Underworlds* traversent le monde au gré des voyages et des résidences qu'effectue la photographe Isabelle Hayeur depuis plus d'une dizaine d'années. Née de son expérience intime avec un cours d'eau pollué auprès duquel elle a longtemps vécu, la série de photographies s'inquiète de l'état environnemental des eaux et des rivages. Isabelle Hayeur en fouille les sous-couches, plonge son

appareil dans ses limons boueux, assemble des territoires par des montages photographiques insoupçonnés. Au cours de sa plus récente période de recherche avec le Sitka Center for Art and Ecology en Oregon, elle a capté ce paysage inédit au fond marin étouffé, au ciel bas, à la côte vaguement hostile. Isabelle Hayeur ne dresse pas l'état écologique de ce territoire situé dans cette réserve de biosphère de l'Unesco doté d'une forêt expérimentale, à nous de se laisser envahir par un doute, une appréhension, le sentiment que quelque chose ne va pas.

Yann Pocreau *Ma position dans l'univers* *la nuit du 20 juillet alors que* *je contemple le ciel, 2018*

Sérigraphies sur papier Arches,
4 × 55,9 × 76,2 cm
Prêt de l'artiste / Galerie Simon Blais, Montréal

À la faveur d'une résidence réalisée à l'Observatoire d'astronomie du Mont-Mégantic, Yann Pocreau a apprivoisé les systèmes de repérages qui guident les chercheurs parmi ces ciels étoilés vertigineux. Paysages étourdissants mais insondables pour le quidam, le photographe a appris à s'y perdre et s'y repérer au fil des nuits passées à scruter le ciel. Comme cette nuit du 20 juillet au cours de laquelle sa place dans le monde a semblé à la fois irréelle et terriblement intense, répertoriée tour à tour avec une grille équatoriale, puis dans les systèmes solaire, galactique et extragalactique. Des graphiques à la fois simples et abscons pour qui ne possède pas la juste science pour les lire. Tout cela nous renvoie à ses gouffres qui existent entre les savoirs complexes et leur compréhension plus grand nombre. Où sommes-nous? Où en sommes-nous? Ces œuvres dépouillées qui ont échappé à la photographie de Yann Pocreau renferment des territoires de données invisibles à l'œil nu.



Julie Roch-Cuerrier *National Geographic Atlas* *of the World, 2013*–

Pigments, 21 sachets,
Prêt de l'artiste

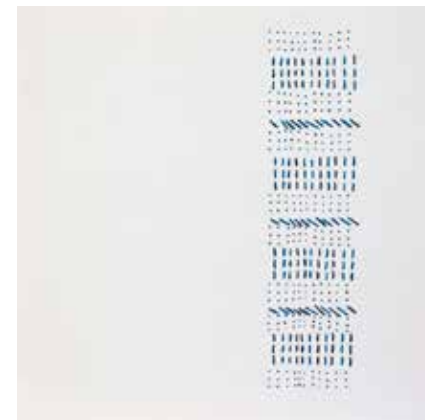


Que disent aujourd'hui les atlas de notre monde physique? Autrefois outils indispensables à notre connaissance géographique et cartographiques, ces ouvrages en plusieurs volumes ont été déclassés par la culture de la géolocalisation, des satellites et autres Google maps®. Son atlas, Julie Roch-Cuerrier en sable méticuleusement le contenu dans une activité méthodique et prudente. Plusieurs heures sont nécessaires à l'effacement consciencieux de ces cartes. Les bleus des océans sont ainsi réduits en poudre, le monde physique révèle une gamme de verts, celui des ressources est grisâtre. Chaque petit sachet dûment répertorié, consigne la pagination de cette bible du savoir que fut le *National Geographic Atlas of the World*. Cette obsolescence du savoir, des points fixes, Julie Roch-Cuerrier l'ordonne avec

rigueur, dans une œuvre minimaliste qui restitue l'abstraction de la discipline géographique, l'incohérence de la cartographie par rapport au territoire. Son nuancier se poursuit, dans l'abnégation de ce geste d'effacement, si tranquillement violent.

Nadia Myre *Skin Deep : Portrait as Rain,* 2014

Toile, fil,
30,5 × 30,5 cm
Collection Parent-Régnier / Galerie Art Mûr, Montréal



Braille, code Morse, signaux sol-air : quel système de communication est ici à l'œuvre sur cette toile monochrome brute? Petite colonne de points et de lignes bleus, horizontales et obliques, cousus avec une régularité un peu maladroite, sans schéma prétracé. Il s'agit de signes météorologiques qui représentant habituellement la neige et la pluie sous plusieurs conditions ainsi que Sandra Dyck l'explique dans « Making l'artiste » au sujet de la démarche de Nadia Myre. De ces systèmes de visualisation abstraits, l'artiste algonquienne, membre de la nation Kitigan Zibi Anishinaabeg tire une subjectivité troublante de ce portrait opaque d'une condition élémentaire, la pluie, dite avec réticence sémiologique et une modestie artisanale.

Eaux

Élément fondamental de l'architecture de la Fondation puisque la petite rivière en contrebas en a modelé la rive, déterminé le placement, l'eau constitue un enjeu environnemental fondamental.

Aude Moreau *Reconstruction, 2012*

Vidéo, 6 min 33 s, son, 2/5,
Collection particulière / Galerie Antoine Ertaskiran,
Montréal



Travelling le long de la côte sud de Manhattan, *Reconstruction* scrute sans un mot, baigné d'un son abstrait, des bâtiments voués à l'inondation avec le réchauffement climatique et la montée des eaux océaniques. Les espaces semblent étrangement dénués de vie, d'agitation, donnant un sentiment de fin du monde. Depuis l'eau, le point de vue sur la ville et ses immeubles impérieux se transforme, une observation extérieure comme une surveillance dont on ignore la bienveillance.

Isabelle Hayeur *Castaway, 2012*

Vidéo,
14 min, son Nicolas Bernier,
Collection particulière

Isabelle Hayeur a plongé sa caméra dans les eaux turbides des côtes de Staten Island (New York). Longtemps le cinquième *borough* de la ville de New York y a accueilli la plus grande décharge à ciel ouvert du monde jusqu'au début des années 2000. Ce que l'on découvre aussi à l'image, c'est qu'elle héberge aussi le plus grand cimetière de bateaux de la côte est américaine, le Witte's Marine Salvage. Ils pourrissent, agrégeant époques et histoires, à ces rivages autrefois marécageux, perçus comme inhospitaliers et sans valeur. Les administra-



tions successives se sont employées à martyriser ces écosystèmes fragiles, envers du décor new-yorkais scintillant à quelques encablures de là.

Julie Roch-Cuerrier *The Worm Hole, 2015*

Vidéo sur verre givré,
200 x 112 cm, boucle 2 min
Prêt de l'artiste



Formation rocheuse naturelle, le Worm Hole ou Serpent's Lair a été creusé par les éléments sur l'île Inishmore, dans l'archipel d'Aran en Irlande. Aucun scientifique n'a encore réussi à expliquer ce qui avait taillé de façon orthogonale, une telle « piscine » dans le granit et le calcaire. Le court film projeté sur une plaque de verre se dédouble légèrement et trouble la vision de ce découpage si net, projetant un doute sur l'origine de cette curiosité naturelle. C'est qu'à l'heure de la communication globalisée, ne pas savoir reste une aberration.

Publié à l'occasion de l'exposition
Apparaître – Disparaître organisée par
la Fondation Grantham pour l'art
et l'environnement et présentée à
Saint-Edmond-de-Grantham, Québec,
du 22 septembre au 24 novembre 2019

Commissaire d'exposition
Bénédicte Ramade

Graphisme
Louise Paradis

Images
Gracieuseté des artistes et des galeristes

Nos plus vifs remerciements vont
aux artistes, aux prêteurs et aux galeristes.

Nous tenons également à remercier
Matthieu Gauvin pour le transport des
œuvres, Richard Contant d'Encadrement
Naide d'Amico pour sa collaboration
au montage de l'exposition et Max pour
sa disponibilité infinie.

Papier
Imprimé sur du papier canadien Rolland
Enviro Satin contenant 100% de fibres
postconsommation pour les pages
intérieures et sur du papier Neenah
environment® Desert Storm contenant
100% de fibres postconsommation pour
la couverture



Fondation Grantham pour l'art et l'environnement